

LE MAÎTRE DU TEMPS – MAKOTO SHINKAI, LE NOUVEAU ROI DE L'ANIME

Depuis le triomphe du dessin animé *Your Name*, le japonais Makoto Shinkai est libre. De réaliser ses films à toute vitesse, d'imposer son style pop et réfléchi. Au point de concurrencer le maître Hayao Miyazaki. « Article – Stéphane Jarno pour Télérama »

Makoto Shinkai est sur un petit nuage. Depuis le triomphe inattendu de *Your Name*, en 2016 (plus de vingt millions de spectateurs rien qu'au Japon !), tout a changé pour le quinquagénaire à l'allure juvénile. Finis, les vaches maigres et les budgets au cordeau, oubliés, le succès d'estime de ses quatre longs métrages précédents et leur faible visibilité faute de salles : l'outsider de l'animation japonaise a été propulsé dans la cour des grands. Ses derniers opus, *Les Enfants du temps*, en 2019, et *Suzume*, sorti en 2022 dans l'archipel, ont transformé l'essai. Sa recette ? Des héroïnes fortes et entêtées, des péripéties à la pelle, des ruptures, des retrouvailles, des sentiments en montagnes russes plus vastes que le temps et l'espace, bref un mélange inédit de romance, d'action et de fantastique qui touche au cœur les ados et jeunes adultes nippons.

Originaire de Nagano (« les Alpes japonaises »), un temps étudiant en lettres option « littérature japonaise », avant d'être recruté par une petite société de jeux vidéo où il s'initie à l'animation numérique, Shinkai n'a pas fait ses armes dans un studio à l'ombre d'un *sensei* (« maître »). À la différence de la plupart de ses homologues, le jeune homme est un pur autodidacte qui s'est formé en décortiquant les story-boards des films Ghibli « pour en comprendre la mécanique » et qui, dès ses premiers courts métrages, a toujours fonctionné en solo. Multi-instrumentiste – il assure fréquemment l'écriture du scénario, celle du script et la création du story-board de ses films, et en rédige aussi les versions novélisées -, le cinéaste a développé des techniques qui lui sont propres, une animation qui, tout en restant fidèle à la 2D, mixe couramment le dessin à la main et les infinies possibilités du numérique. Souvent pour le meilleur d'ailleurs, son travail sur la lumière dans *Your Name* ou sur la pluie dans *Les Enfants du temps* fait aujourd'hui référence, et nul doute que dans *Suzume*, l'animation de Sōta (le beau gosse très tôt transformé en chaise), digne des seaux et de l'inoubliable balai de *L'Apprenti sorcier* de Walt Disney, fera bientôt date.

Difficile de déceler le « workaholic » derrière l'homme affable et détendu qui, tout juste de retour du Festival de Berlin où son film était en compétition, confie avoir déjà donné cinq cents interviews ! Certains signes pourtant ne trompent pas. Écrire et réaliser un long métrage d'animation (qui ne soit pas une suite) tous les deux ou trois ans est loin d'être la norme, particulièrement au Japon où le financement et la distribution s'apparentent à un long chemin de croix. Une cadence atypique permise par sa rapidité d'exécution, mais aussi grâce à CoMix Wave Films, un studio indépendant monté par un affairiste qui, par souci de qualité, a recruté plusieurs anciens animateurs de Ghibli. Pour les puristes de l'animation japonaise, tant de films en si peu de temps reste suspect.

Les détracteurs de Shinkai lui reprochent de surfer ad libitum sur la vague de *Your Name*, de s'appuyer sur une formule, bref de faire toujours le même film. Très à l'écoute de son public cible, le réalisateur sait bien sûr le flatter en jouant sur la corde des sentiments, du look et des tendances du moment. Il n'hésite pas non plus à placer des noms de marques, faire du « fan service » en remettant à l'image certains personnages ou prêter l'oreille aux conseils de son producteur lorsqu'il lui suggère de mettre des *yōkai* (« esprits ») dans son film. Petites concessions sans importance à ses yeux, pour continuer un

« *dialogue* » avec son public et bâtir une œuvre dont la façade avenante cache des arrière-cours plus complexes. Quête de la mère absente, rébellion contre l'autorité, fugues, deuils sont fréquents, mais l'obsession majeure du cinéaste reste les séismes. Celui du 11 mars 2011 particulièrement, qu'il a placé au cœur de son nouveau film, insérant même certaines images devenues virales, comme celle du bateau échoué sur le toit d'une maison que tout le monde a encore en mémoire. Course trépidante à travers le Japon pour bloquer un monstre sorti des profondeurs du mythe, *Suzume* est aussi et surtout un road-movie éminemment nostalgique à travers champs de ruines, villages abandonnés, parcs d'attractions désaffectés. Un chant du cygne japonais. « *J'ai le sentiment intime que mon pays est appelé à disparaître. Il y a ce séisme énorme que beaucoup d'experts prévoient d'ici quelques décennies, et puis la démographie qui ne cesse de dégringoler. Les maisons abandonnées se multiplient, y compris à Tokyo, un peu partout les paysages se métamorphosent très vite, la nature reprend ses droits. J'appartiens à la dernière génération de baby-boomers, je suis né dans un Japon où l'avenir semblait assuré et radieux, et je me rends compte à quel point tout cela était fragile et illusoire. D'ici cent ans, il ne restera sans doute pas grand-chose de ce que j'ai connu.* »

Derrière ses lunettes rondes, Shinkai, à l'image de Serisawa, l'un des personnages secondaires du film – un hâbleur amateur de voitures de sport et de vieux tubes de variété japonaise qui semble sorti d'un roman de Haruki Murakami, autre influence majeure –, est bien moins léger qu'il n'y paraît. Extrêmement attentif aux détails, aux ambiances qu'il traverse comme aux personnes qu'il rencontre, à la petite musique du quotidien nippon aussi, son cinéma a la faculté de cueillir des instants de grâce, de saisir l'inaperçu, la mélancolie d'une ombre, l'humeur d'un coin de rue, la magie d'un objet. Souvent comparé à Hayao Miyazaki, considéré désormais comme la nouvelle figure de proue de la « *japanime* » (l'animation japonaise), Shinkai entretient avec le vieux maître une relation complexe. Ses films ont peu à peu chassé du box-office ceux de l'ours des studios Ghibli, seul *Le Voyage de Chihiro* demeure inatteignable. S'il continue de le revendiquer comme une influence majeure et multiplie les hommages et clin d'œil dans *Suzume*, le nouveau venu ne brigue pas la couronne. « *C'est un génie, j'ai énormément de respect pour lui. Je cite certains de ses films dans Suzume, surtout par souci de réalisme, parce qu'au Japon nous avons tous grandi en regardant Le Château dans le ciel et Kiki, la petite sorcière, ils font partie du paysage mental de plusieurs générations, c'est un nouveau folklore. J'entends souvent dire que je fais du cinéma post-Ghibli, post-Miyazaki, que mes films sont beaux eux aussi, mais plus pop, moins profonds que les siens... Moi, je ne cherche pas à me situer ou m'évaluer par rapport à lui. J'ai pris une autre direction, je fais un cinéma différent, à ma façon, et en prise, surtout, avec l'époque. Mes films n'ont pas le pouvoir de réparer les dégâts engendrés par une catastrophe, mais ils peuvent toucher les gens, leur apporter du réconfort, les distraire, les sensibiliser, offrir d'autres perspectives. C'est tout ce qui m'intéresse et j'espère pouvoir continuer longtemps, le reste n'a guère d'importance.* »

20/07/2023

MAKOTO SHINKAI – Suzume no tojimari



STUDIO GHIBLI – Le Château dans le ciel – Kiki, la petite sorcière

